

Zeitschrift: Bulletin pédagogique : organe de la Société fribourgeoise d'éducation et du Musée pédagogique
Herausgeber: Société fribourgeoise d'éducation
Band: 14 (1885)
Heft: 5

Artikel: Histoire de la pédagogie [suite]
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-1040008>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 08.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

les enfants savent lire, à l'exception de deux. Il y a 32 ans que ce régent exerce ses fonctions dans les mêmes écoles. Les enfants se réunissent dans une maison particulière. On y fait quelques exercices d'écriture et de calcul.

Ecoles de Siviriez, du Saulgy et de Villaranon. C'est dans la chapellenie qu'a lieu l'école; mais la chambre du chapelain est si petite que les enfants s'y trouvent entassés. Le chapelain est secondé par sa servante qui fait l'école aux petits enfants. Il perçoit 20 écus ¹ pour ses fonctions d'instituteur. Les leçons ont lieu durant 2 heures le matin: il y a vacance de la Saint-Jean à la Saint-Michel. Aux manuels employés ailleurs, il faut ajouter ici l'almanach. Le mode suivi est le même que dans les écoles des environs. On y compte 15 garçons et 14 filles. La lecture est passable; mais on n'y fait aucun exercice d'arithmétique et très peu d'écriture.

Le-Saulgy et Villaranon ne fournissent que 5 ou 6 élèves.

Ecole de Chavannes-les-Forts et de La-Pierre. Les enfants de ces deux localités se réunissent dans la maison du chapelain de Chavannes-les-Forts qui est chargé de la tenue de l'école. La chambre qui sert de salle d'école est vaste. Les écoliers sont au nombre de 47. Un père de famille de La-Pierre instruit ses enfants lui-même. A l'école on lit assez bien; 4 ou 5 garçons apprennent à écrire. Quelques enfants étudient l'arithmétique. On emploie le catéchisme, l'Instruction pour la jeunesse, l'alphabet de Fribourg et divers livres de piété. Les vacances sont de six semaines en automne.

Les écoles de Romont étaient précédemment surveillées par le Conseil: le traitement des maîtres était fourni en partie par des fondations, en partie par la commune; le grain et le blé étaient fournis par l'hôpital. Des examens et une distribution de prix terminaient l'année scolaire.

Le rapport que nous venons d'analyser porte la date du 22 mars 1799.

(A suivre.)
R. HORNER.

HISTOIRE DE LA PÉDAGOGIE

(Suite.)

§ 28. — RÉACTION CONTRE L'HUMANISME — BACON DE VERULAM — RATICH

Les plaintes que faisait déjà entendre Luther contre le matérialisme envahissant et la décadence des écoles ne s'adressaient pourtant guère qu'aux plus hautes classes de la société et ne concernaient que les écoles latines des humanistes. Nous avons vu que Sturm, Trotzendorf et les Jésuites réagirent avec quelque

¹ 5 fr. 20.

succès contre cet état de choses en prenant les moyens qui correspondaient le mieux à leurs intentions et à leurs vues. Mais leurs efforts ne se portèrent guère sur l'éducation des enfants du peuple : la vraie école publique n'attirait encore que fort peu l'attention. Mais nous entrons maintenant dans une nouvelle période. Sous l'impulsion donnée par les découvertes et les inventions, on sentait de plus en plus le besoin urgent d'une civilisation complète et profonde, on s'apercevait que les tendances de l'humanisme, l'ignorance de la langue maternelle et des sciences naturelles étaient regrettables. Les divisions religieuses firent surgir des discussions sans nombre. Or, la plupart des questions étaient traitées en langue allemande, ce qui valut à cette langue d'être plus appréciée et donna en même temps une autre direction à la tendance des écoles. C'était surtout à Bacon de Vérulam qu'était réservée, bien qu'il ne fût pas professeur, la plus grande part d'action dans ce mouvement de réorganisation des écoles.

Né à Londres, le 22 janvier 1561, il aimait déjà dans son jeune âge à s'occuper d'expériences de physique. A seize ans il fréquenta l'université de Cambridge et se voua à l'étude de la jurisprudence. Après avoir demeuré longtemps à Paris, il fut consulté plusieurs fois par la reine Elisabeth, mais ne fut nommé baron et chancelier d'Angleterre que sous le règne de Jacques I^{er}. La vie de Bacon n'est pas sans tache. On lui reproche sa noire ingratitude envers le comte d'Essex, son ami et son bienfaiteur ; il composa lui-même le réquisitoire qui devait le faire condamner à mort ; puis il abusa de son rang en se laissant gagner par de vils corrupteurs. Il perdit ses places et fut emprisonné ; mais plus tard, il obtint sa grâce. Cependant son autorité et sa réputation étaient ruinées, ce qui l'obligea à se retirer de la vie publique ; il se voua alors entièrement à l'étude des sciences et mourut le 29 avril 1626.

Ce fut surtout dans la retraite que ses pensées et ses aspirations se portèrent sur l'étude de la nature. Il avait fréquemment recours à des expériences fondées sur l'observation. Il préféra faire des recherches lui-même, plutôt que d'admettre aveuglément les données des anciens auteurs.

Ce n'est que l'observation et l'expérience, dit-il, qui conduisent à la vérité. Ce passage et d'autres encore nous font comprendre que Bacon demande d'abord une claire notion intuitive des objets ; ce n'est qu'après ce premier pas qu'il veut arriver à l'abstrait. Il regarde comme premier moyen, non comme but, de l'enseignement, l'expérience et l'observation, et a recours à la méthode inductive. Mais pour surmonter les difficultés qu'entraîne cette méthode, il exige la comparaison entre les idées et les choses comme la voie qui doit conduire à la connaissance de Dieu, du monde et de l'homme.

Il condamne à plusieurs reprises l'engouement de son époque pour les études classiques et philosophiques et il préconise l'étude des sciences naturelles. Les écrits de Bacon furent très appréciés.

Quelques années après, Wolfgang Ratich, se montra le plus

ardent promoteur des idées de Bacon. Wolfgang Ratich naquit en 1571 à Wilster, dans le duché de Holstein. Après avoir renoncé à la théologie, il se rendit en Angleterre et plus tard à Amsterdam pour étudier les mathématiques; il apprit aussi l'hébreu. Ce fut à Amsterdam qu'il travailla, mais en vain, à faire agréer par le prince d'Orange sa nouvelle méthode d'enseignement. Dans l'espoir d'un plus grand succès, il s'établit à Bâle, puis à Strasbourg. En 1612 il publia en Allemagne un mémoire dans lequel il proposait une nouvelle et facile méthode pour apprendre les langues anciennes; il promit aussi d'organiser des classes en vue de l'étude de l'allemand. Enfin il voulut enseigner la manière de s'y prendre pour obtenir dans toute l'Allemagne l'unité de religion, de langue et de gouvernement. Ces démarches et ces propositions annoncent en Ratich un partisan des innovations; il ne cessait d'affirmer qu'il faut nécessairement posséder sa langue maternelle avant que d'étudier les langues anciennes; et par là, il combattait les humanistes.

Le prince Guillaume du Palatinat, le landgrave Louis de Darmstadt et même la duchesse Dorothée de Weimar s'intéressèrent à Ratich et firent examiner ses propositions et ses plans. Plusieurs savants, les professeurs Jungius et Helvicus à Giesser se prononcèrent en sa faveur et en 1614 Ratich fut appelé à Augsbourg pour y réformer les écoles. La duchesse de Weimar avait déjà fait de même en 1613; de plus elle lui avait accordé 2000 fl. pour hâter l'exécution de ses projets; mais les nombreux essais que fit Ratich eurent peu de succès. Par l'entremise de la duchesse Dorothée, Ratich parvint enfin à entrer chez le prince Louis à Cöthen où il établit une école de six classes pour les deux sexes. On exigeait du maître de la classe inférieure qu'il ne parlât d'autre langue que l'allemand. Cependant Ratich se fit tant d'ennemis à Cöthen par son fanatisme religieux, par l'impossibilité où il se trouvait de remplir ses promesses et par ses nombreuses imprudences que le prince le fit mettre en prison en 1619 et ne le libéra qu'après avoir reçu de lui une déclaration par laquelle il avouait avoir promis plus qu'il ne pouvait accomplir et s'être rendu coupable d'ingratitude et de calomnie envers le prince. Quoique, après sa délivrance, Ratich fut bien reçu à Magdebourg en 1620, ses entreprises n'y réussirent pas parce qu'il se brouilla avec le recteur de l'école de cette ville. Un nouvel essai de ses plans auprès du chancelier suédois Oxenstiern ne réussit pas davantage. Ratich mourut à Erfurt en 1635, sans avoir obtenu de résultats; aussi son nom fut-il bientôt oublié dans le tumulte de la guerre de Trente-Ans qui désolait l'Allemagne; c'est au dernier siècle seulement que les pédagogues firent revivre sa mémoire. Il a écrit différents ouvrages, entre autres « La nouvelle manière d'instruire » (*nova didactica*) qu'il publia en 1619.

Cet ouvrage et d'autres écrits prouvent qu'il voulait donner à sa méthode d'enseignement une forme décidément psychologique. Les livres classiques jusqu'alors si variés, devaient être

mis en harmonie; on devait également avoir égard aux facultés intellectuelles des élèves, de manière que les mieux doués ne fussent pas arrêtés par les moins avancés; l'intelligence devait être graduellement développée, la mémoire fortifiée, le jugement perfectionné, mais tout cela sans contrainte, selon l'ordre et les règles de la nature. Les écrits de Ratich énoncent encore les principes suivants : *Il ne faut pas plus d'une chose à la fois ! Il faut souvent répéter la même chose ! Rien ne doit être appris par cœur ! Uniformité en toutes choses ! Tout doit être fondé sur l'expérience et l'observation. Faîtes tout apprendre d'abord dans la langue maternelle !* C'est par cette dernière sentence que Ratich a donné à la langue maternelle le rang qui lui appartient, et qu'il a combattu les humanistes. Cette sentence renferme un progrès marquant et met Ratich au rang des promoteurs de l'école primaire proprement dite; mais toutes les autres maximes sont ou fausses, ou ne sauraient être approuvées qu'avec des restrictions. Ainsi en ne demandant qu'une chose à la fois, il ne répond nullement à l'ordre de la nature. Comme il n'est pas naturel de servir à quelqu'un la même nourriture, fût-ce la plus exquise, pendant plusieurs mois; ainsi, une sage variété augmente le zèle et préserve de l'ennui et du dégoût; de même qu'on ne se contente pas d'une seule et même chose pour aliment, ainsi le maître doit sagement réunir les branches d'enseignement et favoriser par cette réunion l'amour de l'étude. A quels abus ne donne pas lieu cette proposition : *que tout doit se faire sans contrainte* : combien Ratich méconnaît la nature et les dispositions de l'enfant en croyant : *que rien ne doit être appris par cœur !* La phrase quelque peu obscure : *Uniformité en toutes choses*, vise à une grammaire générale des langues que l'on enseigne, de manière à ce que chaque grammaire d'une langue étrangère renferme et fasse ressortir *deux choses*, savoir : ce qu'elle a de commun avec d'autres langues et ce qui lui est propre. Par conséquent, ce qu'il y a de commun avec la langue maternelle doit être indiqué d'abord, et les différences doivent être enseignées ensuite. Cette idée est également difficile à exécuter, quoiqu'elle renferme un important principe d'instruction (la comparaison). La sentence : « Tout par expérience » etc., nous rappelle Bacon de Vérulam; elle nous paraît bien exagérée, lorsque Ratich y ajoute : *l'antiquité doit céder la place à la raison*; comme si l'antiquité avait toujours été en opposition avec la raison.

Le caractère peu sociable et inconstant de Ratich l'entraîna à de fréquents déplacements, de sorte qu'il n'eut jamais un séjour stable. Jamais, grâce à son manque de savoir il ne vint à bout de réaliser ses projets. Il pressentait le bien et remarquait les erreurs de son temps; mais ses idées là dessus n'étaient pas nettes : aussi, essuya-t-il tant de revers que ses amis même finirent par n'avoir plus de confiance en lui, d'autant plus que les espérances qu'il donna, ne se réalisèrent jamais.

